

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie
Band: 36 (2010)
Heft: 3

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Recensions critiques = Book reviews

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Buchbesprechungen / Recensions critiques / Book Reviews

Die Auswahl der Bücher zur Rezension behalten sich die Redaktion und die beiden für diese Rubrik Verantwortlichen vor. Unverlangt eingesandte Buchbesprechungen werden nicht veröffentlicht.

Le choix des livres qui font l'objet d'une recension critique est effectué par la rédaction et par les deux responsables de cette rubrique. Les recensions non sollicitées ne sont pas publiées.

Books to be reviewed are selected by the Editor and the two Book Review Editors. Unsolicited reviews are not published.

Waelli, Mathias: *Caissière... et après ? Une enquête parmi les travailleurs de la grande distribution*. Paris : Presses Universitaires de France (Partage du Savoir), 2009. 252 p.

Dès les premières pages de son livre, Mathias Waelli plonge son lecteur dans un monde bien connu de tous, mais invisible : les caisses des hypermarchés français. L'enquête se déroule entre 2001 et 2006 et n'a pas la vocation d'être théorique : observation participante et entretiens seront les deux méthodes qualitatives utilisées. Ainsi, tout au long de l'ouvrage, l'auteur décrit très précisément ce qu'il voit et ce qu'il ressent tel un ethnographe. Mais il va plus loin : régulièrement, il fait part de ses craintes vis-à-vis des biais pouvant découler de son statut de chercheur et/ou d'employé en caisse. Cette franchise met en lumière la difficulté à rendre compte d'une situation tout en restant le plus objectif possible. L'ouvrage, composé de six chapitres, est structuré de manière rigoureuse, ce qui en facilite la lecture. Tout d'abord, l'auteur se présente et nous explique pourquoi il fait usage de méthodes qualitatives pour mener à bien sa thèse de doctorat. Ensuite, il décrit et analyse les quatre terrains explorés pour, dans un dernier chapitre, revenir sur ses hypothèses de départ et aborder plus en profondeur quelques réflexions théoriques.

Afin de faire ressortir les spécificités françaises du rapport au travail et à l'emploi et pour partager les conditions de travail des

caissiers (par souci de lisibilité, l'emploi du masculin comprend les femmes et les hommes dans l'ensemble de ce texte), Waelli va ainsi parcourir quatre régions françaises et une américaine : Paris, Lille, la Lorraine, le Limousin et New York. Chacune de ces régions possède ses propres spécificités et l'auteur ne s'y présente pas de la même manière : tantôt il ne révèle pas immédiatement à ses collègues de travail son statut de doctorant en sociologie (Paris et Lille), tantôt il déclare d'emblée qu'il est là en tant que sociologue (Lorraine, Limousin et Etats-Unis). Cette polyvalence des fonctions occupées par l'auteur n'est pas due au hasard : passé un certain temps « incognito » au sein de l'hypermarché, l'observation participante ne lui permet plus de saisir le rapport au travail et à l'emploi des caissiers qu'il côtoie. C'est pourquoi il va réaliser plusieurs entretiens, et ce « afin de mieux saisir la place occupée par le travail au milieu des différentes contraintes de vie » (p. 192). Cette complémentarité des méthodes n'est pas toujours nécessaire, mais elle apporte à l'auteur des informations supplémentaires qui sont essentielles à la compréhension du rapport subjectif au travail. Elle permet de mettre en lumière la manière dont se positionnent les caissiers par rapport aux difficultés rencontrées quotidiennement, que ce soit en regard des interactions avec les clients ou avec l'organisation.

Le principal atout de cet ouvrage est que l'auteur ne partage pas seulement les conditions de travail des caissiers, mais qu'il

suit aussi les managers ; ce qui laisse entrevoir toutes les dimensions de l'hypermarché. Aussi, cela rend possible l'appréhension des contraintes auxquelles sont confrontés les employés des hypermarchés et l'articulation entre les différents acteurs (caissiers, clients et organisation). La polyvalence des fonctions occupées par le chercheur l'autorise à décrire le rôle que jouent l'organisation et les clients et leur impact sur la figure du caissier. Ainsi, les témoignages, les descriptions et les analyses font clairement apparaître la chose suivante : caissières ou caissiers sont coincés entre les attentes de l'organisation et celles de leur clientèle.

Concernant les sociabilités, Waelli aborde deux thèmes cruciaux : le collectif et les syndicats. Après avoir réalisé son premier terrain (Paris), il avait fait l'hypothèse que le collectif s'affaiblirait. Or à son retour, cinq ans plus tard, il s'aperçoit que le collectif s'est renforcé. Les deux principales explications avancées par l'auteur sont intéressantes, mais comme il le dit lui-même, elles concernent principalement les caissiers qui n'ont pas de contraintes familiales et qui sont disponibles. La première explication avance que les liens sont générés à l'intérieur du collectif, mais tournés vers l'extérieur, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas limités à l'horizon de l'entreprise : caissiers et caissières se fréquentent en-dehors de l'hypermarché et incluent, dans ces rencontres, des personnes venant de l'extérieur, tels des amis ne travaillant pas au sein de l'entreprise. La seconde explication, l'auteur l'emprunte au sociologue Sébastien Schehr : même si les jeunes ne veulent pas être assignés à une identité, ils peuvent jouir d'un « nous » de manière temporaire et contextualisée, tout en se réservant des portes de sortie. En d'autres termes, les jeunes viennent « s'y servir sans s'y asservir » (p. 178). Aborder la thématique des collectifs apporte à l'ouvrage une dimension importante et enrichissante : l'absence de collectif dans certains hypermarchés renforce le sentiment de solitude en caisse et, du même coup, l'insatisfaction au travail. À l'inverse, les hypermarchés où le collectif est fort permettent aux employés

de partager, au travers de discussions en salle de pause, leurs expériences douloureuses et de les extérioriser.

En revanche, concernant la faiblesse de mobilisation des syndicats, les explications données par l'auteur ne semblent pas mettre en avant la cause réelle de la faible affiliation syndicale des caissiers. En effet, la première explication avancée par l'auteur est tirée de celles de Sabine Masson : les caissiers ne saisissent pas les déterminismes structurels les aliénant, et ne savent donc pas avec qui s'unir ni où faire valoir leurs revendications. La seconde explication mise en avant par Waelli, et inspirée de Margaret Maruani, serait plutôt à trouver dans l'esprit familial de certains hypermarchés : adhérer à un syndicat est perçu par les employés comme une attaque personnelle à l'encontre du supérieur. Dans ce cas, « laver son linge sale » en famille paraît plus approprié. Mais, pour Waelli, la principale cause du manque de popularité des syndicats tient au fait qu'ils ne s'intéressent pas à la préoccupation principale des caissiers, à savoir les interactions avec les clients. Or, bien que ces trois explications contiennent sans doute, chacune, une part de vérité, il aurait été intéressant d'en évoquer une autre : la volonté de l'organisation, c'est-à-dire de la direction, d'empêcher qu'un collectif se forme et, ainsi, d'éviter toute revendication de la part des employés. La pression exercée par la direction sur les employés afin qu'aucune coalition ne se constitue n'est jamais abordée explicitement dans l'ouvrage, ce qui aurait représenté une piste de recherche pertinente.

Enfin, exposer les différents rapports au travail et à l'emploi entre les Français et les États-Uniens permet d'entrevoir des solutions pour améliorer le travail en caisse. Bien que, méthodologiquement, le terrain réalisé aux États-Unis n'ait pas été effectué avec la même rigueur, la comparaison met en avant le manque de valorisation des savoir-faire en caisse, phénomène récurrent dans les quatre hypermarchés français. Comme nous le dit l'auteur, la formalisation de l'apprentissage des savoir-faire, l'augmentation des promotions et des salaires, et enfin le désenclavement du secteur

permettraient l'amélioration de la condition de caissier et donc de son image. Finalement, l'auteur conclut que les Français devraient modifier leur rapport au travail et à l'emploi en cessant de s'attacher à la nature de leur contrat, en voulant obtenir à tout prix un contrat à durée indéterminée (CDI).

Cet ouvrage est agréable à lire du fait des descriptions nombreuses et précises qu'il présente. Ce qui permet au lecteur de s'immerger totalement dans ce monde. Les thèmes abordés sont pertinents et font ressortir les diverses dimensions attachées à la condition de caissier en hypermarché. Procéder par comparaison, que ce soit au niveau de l'hypermarché (caisses et rayons), de la hiérarchie (organisation et caissiers) ou de la nation (France et États-Unis) fait ressortir les caractéristiques et les différentes dimensions liées au métier de caissier. Cependant, l'auteur manque quelque peu de rigueur, que ce soit au niveau méthodologique ou théorique. Être plus systématique dans l'approche du terrain américain et dans l'explication des biais rencontrés aurait renforcé sa crédibilité envers les lecteurs avertis. De plus, aborder plus profondément certains thèmes tels que celui des interactions entre les différents acteurs aurait contribué à faire davantage ressentir au lecteur la précarité vécue au quotidien par ces employés, ainsi que la complexité des enjeux qui se cachent derrière la figure du caissier, de l'organisation et du fonctionnement de l'hypermarché. Car la précarité de ces travailleurs semble être due aux effets induits par les stratégies de l'organisation, qui sont en contradiction avec une éthique de service.

Olivia Elmaleh
Université de Genève
Département de Sociologie
UNI MAIL, 40 bd du Pont d'Arve
CH - 1211 Genève 4
elmaleh5@etu.unige.ch

Piette, Albert: *L'acte d'exister*, préface de Fabrice Clément, postface de Laurence Kaufmann. Marchienne-au-Pont: Socrate Éditions Promarex, 2009. 222 p.

L'ensemble de l'œuvre d'Albert Piette pourrait être défini comme une anthropologie du détail. *L'acte d'exister* semble clore un cycle initié par *Le mode mineur de la réalité* (1992) et poursuivi notamment dans *l'Être humain. Une question de détails* (2007). En effet, l'ouvrage constitue une boîte à outils épistémologiques, méthodologiques, pratiques et critiques de l'étude descriptive de « l'homme, un être vivant parmi d'autres, un détail comme tous ceux-ci, à l'échelle planétaire et évolutionnaire, mais un détail singulier capable de savoir ».

L'entreprise est complétée par une préface de Fabrice Clément et une postface de Laurence Kaufmann. Ces deux interventions, nous y reviendrons, ne se cantonnent pas à des commentaires polis, mais peuvent être comprises comme faisant partie de la démarche générale. Son but étant de favoriser et maintenir un regard décalé vers l'*homo sapiens* par un assortiment de principes méthodologiques et théoriques précisés au travers de neuf exercices que l'auteur propose aux lecteurs studieux.

Un « bon détail » nous avait déjà intrigué dans une annexe de *l'Être humain. Une question de détails* (2007) : un programme d'usage ethnographique d'éléments particuliers au sein d'un ensemble, souvent considéré comme secondaires, intitulé « phénoménographie anthropologique »¹. La phénoménographie implique une unité d'observation : « la situation en tant que configuration spatio-temporelle circonscrite et animée par des êtres humains, entre eux, avec d'autres êtres et des objets » (p. 22). La posture est fondamentalement descriptive. Elle dirige son regard sur les activités anodines et contingentes, dans

1 Olivier Wathelet ne s'y était pas trompé lorsque, dès les premières présentations de la phénoménographie, il constatait dans ethnographiques.org : « C'est une véritable avancée dans l'ensemble de [l'] œuvre » de Piette.

l'action et leur enchaînement pour décortiquer et analyser ensuite des détails (gestuels ou états particuliers). Finalement, elle compose une observation-description des êtres en situation, les suivant dans le déroulement d'une journée et centrant l'attention sur des faits et gestes, des états d'esprit constitutifs de l'acte d'exister (p. 26).

Dans sa préface, F. Clément propose une mise en bouche sous l'angle des sciences cognitives. Sa synthèse fait saillir trois aspects de la réflexion de Piette : sa posture, sa méthode et les problèmes qu'elle suscite, particulièrement du côté de l'observateur. Il remarque que l'approche avancée par Piette est apparemment fort simple : « se concentrer sur le cours d'action et suivre de très près le mode d'exister d'un individu (humain ou non) » (p. 9). Le recueil des données du phénoménographe repose sur la prise de note des actes, paroles, attitudes et gestes les plus insignifiants, les détails de la vie des modes de présence.

Le traitement du matériel descriptif relève également d'une attention particulière pour l'observateur. Un petit crochet par Merleau-Ponty et Heidegger permet à l'auteur de soutenir sa posture, celle d'une anthropologie empirique qui veut observer l'acte d'exister. Ce chapitre, bref, est une ébauche sans autre prétention que celle de susciter questions et réflexions au phénoménographe dans son approche du terrain. Sans chercher de bonnes raisons qui pourraient motiver les gens, l'enquêteur fait apparaître ce que Livet a dénommé « une rationalité praticable ». Il s'agit de *ces* gestes, *ces* actions ou *ces* « accidents » : des séquences d'action où la conscience réflexive est suspendue, où l'acteur ne pense pas vraiment à ce qu'il fait. L'observateur adoptera une nouvelle perspective, celle de suivre une même personne tout au long de la journée, dans ses diverses activités.

Piette propose ensuite de s'intéresser aux déchets, aux restes, aux détails sans importances que les sociologues délaissent en général dans leur œuvre typologique ou catégorielle, par des exercices à usage du phé-

noménographe. Il puise principalement dans une relecture d'analyses ethnographiques qu'il a publiées précédemment, auto-ethnographies, carnets de notes, ou comparaison avec l'animal. L'exercice n° 1 invite d'ailleurs l'observateur à sortir de l'espace circonscrit de l'événement, du lieu spécifique, etc., pour suivre une personne dans ses activités tout au long d'une journée. Une foule de détails surgiront, comme Piette l'a fait apparaître en suivant un curé à la trace pendant une semaine (cf. *La religion de près*, 1999). Se rassasier des miettes des idéaux types est une chose, mais l'entreprise n'est pas sans effets secondaires, à savoir l'adoption d'un nouveau cadre spatio-temporel.

À l'événement, l'auteur propose la journée ; au lieu spécifique, Piette recommande le déplacement avec l'acteur. Une nouvelle focale certes, mais toujours circonscrites dans un espace proxémique et des repères chronologiques définis par des règles et des normes sans lien (explicite) avec le terrain. La mise en pratique de cette méthode s'avère au demeurant beaucoup plus complexe à réaliser. Conscient de cette difficulté, Piette suggère l'outil de la photographie et l'analyse de l'image.

Avec l'exercice n° 2, il démontre, au travers du rituel festif avec le personnage folklorique du Gille de Binche (cf. *Les jeux de la fête*, 1988), les bienfaits de l'examen minutieux d'images photographiques. La belle leçon de Piette sur la relecture de pratiques locales revêt, malgré le côté festif, un aspect extrêmement silencieux. Les bruits, les cris et tout simplement la musique accompagnant le rite sont quelque peu étouffés par la phénoménographie. La fête est bruyante, pourtant la phonographie, le fait d'enregistrer les détails auditifs ayant échappé à l'observateur, et la cinématique pour capter au moyen de caméscope fixe ou mobile les mouvements du cours de l'action ne font pas partie de la boîte à outils présentée dans cet ouvrage. Cependant, le déplacement constitue une donnée essentielle pour la focale phénoménographique.

Les quatre exercices suivants tiennent lieu de cœur méthodologique de l'ouvrage puisqu'ils proposent, chacun à leur manière, un angle d'attaque de ce que l'auteur dénomme « des moments d'être ». À partir de situations que Piette rencontre notamment après la mort de son père (*Le temps du deuil*, 2005), il avance une phénoménographie de la tranquillité et de la reposité. Il expose, à force de détails, de lectures de son carnet de notes, ces moments de désengagement, de présence, de repos de l'être, l'homme minimal. Un enchaînement de circonstances, jalonnées par des repères dans le déroulement des actions, qui ne demandent pas de prises de décisions de la part de l'acteur (p. 119-120). Ces « moments d'être » forment un aspect fondamental pour appréhender de manière beaucoup plus fine l'engagement religieux des humains. Piette observe, par exemple, que le prêtre n'est pas constamment engagé, pas plus que la présence divine découle d'un investissement particulier, mais au contraire, qu'elle se déploie de façon inégale par différents modes. Une partie de ses réflexions traite ensuite de l'analogie entre être divin et être collectif, le collectif jouant, selon l'auteur, le rôle de l'appui, ensemble de règles et de repères (p. 148). En prenant la métaphore du train pour décrire l'être collectif, Piette notera : « [d]ans ce cas, nous ne dirons donc pas pour autant que les voyageurs sont unis dans un quelconque collectif. Ce qui n'exclut pas que, dans certaines situations, en particulier émotionnelles certains individus fassent surgir ponctuellement, par leurs pensées et leurs sentiments, un être collectif (la France, la famille) alors perçu, ressenti, vécu par quelqu'un. L'être divin est invisible et représenté comme nous l'avons vu. L'être collectif, lui, est virtuel et stylisé, donc fragmenté ou dispersé en situation, et pas toujours reconnaissable comme tel » (p. 148). Une distinction que L. Kaufmann conteste dans sa postface intelligente. Pour elle, « Dieu n'existe que parce qu'il repose sur un collectif implicite qui s'en fait le répondant et le garant [...] ». D'autre part, le postulat selon lequel l'être collectif, contrairement aux êtres divins,

n'est présent que par l'intermédiaire plus ou moins ténu des personnes ou des objets qui les lient, certes, mais aussi les *séparent* des êtres humains n'est pas toujours valable » (pp. 195-196). De plus, la politique de l'*homo minimalis* a un coût, selon Kaufmann : la faiblesse du rapport aux institutions et, spécialement, une économie de la docilité qui se paie au détriment de la révolte.

Les trois derniers exercices inaugurent un nouveau cycle dans la perspective ouverte par l'auteur (cf. *Anthropologie existentielle*, 2009), celle de la comparaison des modes de présence des humains et d'autres êtres. L'homme moderne a ceci de particulier que, contrairement au singe, ou même à l'homme de Neandertal, il a une représentation de l'être mort comme toujours vivant. La rupture de la mort n'est pas fin, mais continuation de l'existence dans une autre vie. Cette spécificité sapientiale permet l'acte du croire, l'énoncé de l'idée du mort comme être vivant. Ces affirmations religieuses découlant de l'acte de croire constituent un élément fondamental du mode mineur, la dynamique bipolaire présence-absence. « Si l'on suit Albert Piette, la croyance est un acte à géométrie variable qui exige compétence tout à fait spécifique à l'espèce humaine : celle du relâchement et de la distraction » constate L. Kaufmann (p. 190). Les moyens symboliques, comme l'activité langagière, permettent aux humains de s'affranchir de l'immédiateté ou de sélectionner parmi un éventail de possibles. La phénoménographie « équitable » du chien par Marion Vicart offre l'accessibilité aux observations de l'animal qui est en permanence aux aguets pour saisir les diverses informations provenant de son environnement, parce qu'il est incapable de hiérarchiser ou de trier en adéquation aux variations des *inputs*.

La méthode présentée par Piette est originale, puisque c'est le détail, le singulier qui fait autorité. Il reprend à son compte Stephen J. Gould, lorsque celui-ci relève, dans *L'éventail du vivant* (1997), que « la tendance centrale est une abstraction, tandis que les variations sont la réalité » (p. 53). Ces variations sont, chez Piette, des déplacements,

des écarts ou des suppléments humains. Effectivement pour comprendre ce surplus de l'homme, l'auteur encourage le phénoménographe à comparer les actions humaines au comportement animal, notamment le chien, comme l'a réalisé M. Vicart (p. 151 ss). Une voie ouverte qu'il semble poursuivre dans ses travaux les plus récents.

La démarche, on l'aura compris, est aux antipodes d'une logique socio-culturaliste qui tend à établir des collectivités similaires ou des particularismes distinctifs. Cet ouvrage marque la volonté de Piette d'offrir au lecteur une approche détaillée. À partir de méthodes d'observations et de description en passant par le décalage vis-à-vis des perspectives classiques en sociologie, l'auteur aboutit à une perspective anthropologique se plongeant dans le miroir de l'évolution.

Incontestablement, l'ouvrage de Piette ouvre des perspectives nouvelles, au-delà de l'ethnographie des phénomènes religieux, vers une anthropologie de l'homme au repos et manifestement désengagé. L'approche proposée, en relevant la mobilité des énoncés individuels sur le croire, la démonstration de l'acte de croire sur le mode mineur, permet un véritable travail empirique (en particulier pour la sociologie de la religion) sur les présences, co-présences, absences, qui, dans l'émiettement du quotidien, en constituent les éléments cognitifs essentiels. Par contre, à notre étonnement, l'émotion est quasi inexistante du propos ! La focale de l'auteur sur l'observation et l'écriture nous laisse encore quelque peu dubitatif face aux nouvelles technologies au service de l'enquête comme le son et la vidéo. De plus, la conception esthétisante de l'être humain par la phénoménographie ne permet pas notamment une prise en compte (satisfaisante) des catégories et normes sociales. On le constate, l'entreprise phénoménographique révèle ici une limite méthodologique intrinsèque, celle de la graphie.

Pour terminer, nous dirons avec F. Clément et L. Kaufmann, que ces remarques sont loin de remettre en question la démarche de l'auteur, une démarche qui fourmille

d'idées intéressantes, de pistes d'analyse et d'observations subtiles. Un livre-outil qui ne demande qu'à être éprouvé par l'usage.

Christophe Monnot

ORS, Observatoire des religions en Suisse

Université de Lausanne

Bâtiment Vidy

CH - 1015 Lausanne

Christophe.Monnot@unil.ch

Cicchini, Marco et Michel Porret (éds.):
Les sphères du pénal avec Michel
Foucault : Histoire et sociologie du droit
de punir. Lausanne : Antipodes, 2007.
303 p.

Michel Foucault est représentatif de cette classe de penseurs que l'on peine à « discipliner » ou, pour le dire autrement, dont on peut difficilement enfermer l'œuvre au sein du seul espace d'une catégorie professionnelle légitimée au sein de l'univers académique institué. Foucault ne laisse pas non plus indifférents ces scientifiques « disciplinés » que sont les sociologues et les historiens. Il provoque chez nombre d'entre eux un sentiment d'inquiétante étrangeté. Cela est probablement dû au fait qu'ils reconnaissent chez lui des questionnements semblables aux leurs. Peut-être la différence foucauldienne leur apparaît-elle plus rassurante encore, avec ses méthodes particulières, ce style d'écriture si étrange et baroque ? Les réceptions sociologique et historique « disciplinées » de Foucault, dont l'œuvre elle-même porte la marque de plusieurs « tournants et retournements », sans oublier les changements de terminologie et un certain vacillement entre la vocation « tour à tour journalistique et philosophique » (pour reprendre le mot de J. Revel), a été fortement conditionnée par des évolutions disciplinaires internes de la sociologie et de l'histoire.

Du côté de la sociologie, les modifications des définitions intra-disciplinaires ont failli évacuer la pensée foucauldienne lors

d'un revirement pragmatique de la discipline au cours des années 1980. Le clivage entre démarche ethnographique et reconstruction historique conduit la recherche en sciences sociales à prendre ses distances d'avec Foucault ; elle délaisse la généalogie et la réflexion sur l'ontologie du présent au profit d'une enquête sur le social « en train de se faire ». En revanche, la réception de Foucault par les historiens (francophones ou francophiles) serait surtout conditionnée par l'influence, au sein du champ de l'histoire, de l'empirisme anti-théorique de l'histoire scientifique ainsi que par la relative stabilité de ce paradigme dominant. En effet, c'est bien ce courant opposé au rapprochement de l'histoire avec les sciences sociales et la philosophie qui semble, malheureusement pour Foucault et les historiens qui s'en inspirent, définir de manière quasi-inébranlable la définition « disciplinée » de la « bonne histoire ». Du moins, c'est la conclusion à laquelle incitent les débats et les polémiques qui se poursuivent depuis trente ans et que l'on retrouve dans *Les sphères du pénal avec Michel Foucault*.

Le lecteur de l'ouvrage l'aura compris dès les premières lignes : l'histoire du droit de punir dont il s'agit ici est bel et bien une histoire critique envers toute tentative de célébrer un progrès linéaire des institutions du pénal que tâcherait d'écrire une histoire asservie au positivisme juridique ou encore une histoire sourde aux apports herméneutiques que lui offre la pensée philosophique de Foucault.

C'est en qualité d'affirmation de (ré-)ouverture de l'histoire à la philosophie et aux sciences sociales qu'il convient de considérer le colloque « *30 ans après Surveiller et punir de Michel Foucault: repenser le droit de punir* », dont l'ouvrage ici recensé constitue un écho éditorial. Car ce colloque et le livre qui s'en est suivi ont permis de réunir autour d'un projet ambitieux, et non sans liens avec le présent, des historiens et des sociologues, lecteurs de Foucault, qui s'inscrivent en faux contre les définitions des « bonne sociologie » et « bonne histoire » autistes décrites ci-dessus. Ce rassemblement autour de *Surveiller et*

punir est un acte institutionnel qui prouve que l'œuvre de Foucault continue d'inspirer nombre d'historiens et de sociologues. Ceci en dépit de toutes les critiques que les deux disciplines ont pu formuler à l'encontre de l'auteur de *Surveiller et punir* depuis la publication de son opus en 1975. Mais, plus important encore, il s'agit également d'un ouvrage interdisciplinaire de qualité qui satisfera autant un lecteur historien que sociologue.

Divisé en trois parts égales qui forment des unités thématiques claires découpées de façon logique, le collectif offre au lecteur autant de modes de réception de la pensée foucauldienne. Les relectures de *Surveiller et punir* (première partie) proposent au lecteur familier de Foucault de considérer ses analyses des nouvelles technologies de discipline et de surveillance, ainsi que du contrôle des corps, comme un prélude à ses analyses ultérieures de la gouvernementalité et dépassent largement la prison, qui ne devient, d'après P. Lascombes, qu'un « objet de surface ». En lien direct avec la notion de « gouvernementalité », c'est le questionnement sur le corps et son rôle dans la modernité qui conférerait, selon J.-F. Bert une sorte de continuité obsessionnelle, à l'œuvre de Foucault ; celle-ci serait par ailleurs tellement située, qu'il deviendrait impossible d'en extraire une interrogation cohérente. Sans contredire cette lecture, il est toutefois des corps dont le châtiment par le pouvoir de gouvernements totalitaires (on pensera au régime soviétique) brille par son absence chez Foucault. À ce propos, il convient de signaler, dans cette même section, une relecture plutôt rare et très incisive de la pensée foucauldienne, car elle confronte tout lecteur occidental ayant pour habitude de se considérer comme subversif par rapport à la pensée politique du monde qui est le sien. Lorsque K. Bosko mentionne le long « sommeil dogmatique » dans lequel aurait été plongé Foucault, en référence à une longue période de silence par rapport au régime soviétique des pays satellites de l'URSS ou, pire encore, à ses propos scandaleux sur la nécessité de combattre le

«goulag occidental», lors d'une rencontre avec Vladimir Boukovski, tout juste sorti d'un vrai goulag, il s'agit d'entendre ici la pénible vérité à propos de la difficile réception de Foucault derrière le Rideau de fer. Une réception manquée que révélerait sans doute une étude de réception moins ethnocentrique (en attente de réalisation).

La seconde partie de l'ouvrage, constituée de six contributions, offre au lecteur la possibilité d'une immersion guidée dans un chantier d'histoire portant sur le punir. Y sont repris plusieurs thèmes présents dans *Surveiller et punir*: le marquage judiciaire du corps, la relégation des récidivistes, le châtiment corporel ou le «réquisit de rationalité». Si le texte de M. Porret montre bien que le châtiment-spectacle du régicide Robert Damiens, dont le supplice narré de manière dramatisée par la Gazette d'Amsterdam, ouvre *Surveiller et punir* était bel et bien anachronique, et non représentatif du fonctionnement du système judiciaire des Lumières (le dernier écartèlement d'un homme vivant, avant celui de Damiens eut lieu plus d'un siècle et demi auparavant, ce qui rend très exceptionnelle la scène que Foucault tente cependant de rapporter comme exemplaire...), il formule dans le même temps une critique pertinente de la méthode foucauldienne de *miniature* ou d'*emblème en calligramme*. En effet, c'est l'image d'un Foucault certes très inspiré, mais aussi très démuné méthodologiquement, voire pris au piège de son militantisme philosophique qui lui interdit d'apercevoir une humanisation du pénal des Lumières, qui ressort de l'analyse de M. Porret. Dans une perspective de dialogue critique avec Foucault, constitué par certaines contributions de la seconde partie du collectif, il convient de signaler également la contribution de P. Péveri, intitulée «La mémoire de l'infamie». Celle-ci apporte un éclairage fort intéressant sur la fonction communicationnelle et en tant «[qu']instrument de stockage de l'information judiciaire», qu'accomplissait le marquage judiciaire du corps, jusqu'à l'invention du fichier policier, qui sépara définitivement la mémoire institutionnelle

de la justice du corps du criminel. Celui-ci reste cependant au centre du pénal, car le lecteur le retrouvera en tant que corps du condamné, frappé par privation sensorielle, corps subissant les conséquences d'une peine théoriquement incorporelle et, enfin, corps sexué en tant qu'objet de pratiques punitives différenciées selon le genre.

Le directeur du collectif ayant reproché à Foucault de ne pas s'être intéressé aux réactions réelles du public par rapport au châtiment de Damiens en 1752 (réactions qui n'étaient de loin pas favorables à la punition subie par le régicide malheureux), et ayant pris soin de rapporter des récits attestant du profond malaise qu'a vécu le public du châtiment par rapport au type de châtiment infligé au criminel, la contribution de N. Languin, J. Kellerhals et C.-N. Robert apparaît comme nécessaire pour couronner et clore le collectif. Le questionnaire mettant en place trois philosophies du punir, assorties de trois modes d'extinction des dettes, en l'occurrence la rédemption (réinsérer le délinquant, 40 % de suffrages), l'équité (garantir l'ordre social, 45 % de suffrages) et la stigmatisation (éliminer les populations dangereuses, 15 % de suffrages) met en scène des imaginaires sociaux très différenciés de la juste punition. Comme le remarquent les auteurs de l'étude, le fait que la majorité des avis restent dubitatifs quant à la possibilité d'amélioration du condamné par le biais de la prison, notamment en raison de l'approfondissement de son exclusion sociale (fait dénoncé par Foucault), risque de continuer à alimenter le malaise social autour du pénal. Michel Foucault, en revanche, tout comme le collectif *Les sphères du pénal* sont promis à un vif succès auprès de nombreux lecteurs interpellés par la thématique.

Krzysztof Skuza
Laboratoire de sociologie
Institut des sciences sociales
Faculté des sciences politiques et sociales
Université de Lausanne
Krzysztof.Skuza@unil.ch

Chimienti, Milena: Prostitution et migration : la dynamique de l'agir faible. Zurich : Seismo, 2009. 398 p.

Étudier l'agir de personnes en situation de vulnérabilité en prenant pour exemple le cas de travailleuses du sexe migrantes, voilà l'ambition de l'ouvrage de Milena Chimienti. Sociologue et diplômée en santé publique, l'auteur a mené durant trois ans une étude qualitative auprès des danseuses de cabaret, des hôtesse de bars à champagne et des masseuses de salons de massage, exerçant sur le marché du sexe genevois ou neuchâtelois. Prenant appui sur le concept « d'agir faible », qu'elle emprunte aux travaux de Marc-Henry Soulet, elle entend comprendre quelles sont les ressources que développent ces travailleuses du sexe migrantes, en partant du postulat que « l'agir est le produit de contraintes et d'opportunités contextuelles saisies selon l'interprétation qu'en font les individus » (88).

L'ouvrage de Chimienti est dense mais néanmoins très bien structuré. En effet, ce livre comporte trois parties distinctes, qui se suivent dans un processus évolutif. Subdivisées elles-mêmes en trois chapitres, chaque partie joue un rôle qui lui est propre. Si la première constitue une introduction à l'objet d'étude, la seconde décrit la phase empirique de la recherche et conduit à la troisième, où l'auteur propose une conceptualisation de cet « agir faible ».

Afin de démontrer que « le contexte des acteurs faibles n'est pas le résultat de ressources manquantes, mais de ressources inutilisables »², Chimienti compare tout d'abord Genève et Neuchâtel en matière de réglementation du marché du sexe, puis trois types d'établissements où des femmes s'adonnent à la prostitution de manière licite ou non dans ces deux cantons.

Ainsi, l'auteur commence par constater que Genève se distingue par un marché du sexe « ouvert et pluriel », de par la diversité des établissements et des situations de séjour des travailleuses du sexe migrantes. À l'inverse, le marché du sexe à Neuchâtel est « caché et peu diversifié », en raison notamment d'une prostitution de rue interdite et de bars à champagne inexistants. De plus, Neuchâtel considère l'activité prostitutionnelle comme faisant partie de la sphère privée si bien qu'aucune réglementation sur la prostitution n'était mise en place au moment de la recherche (depuis lors, une loi cantonale a été instaurée). Face à ce constat, l'auteur conceptualise le cadre légal neuchâtelois comme un « laisser-faire autoritaire ». À l'inverse, Genève fait preuve d'un « pragmatisme réflexif », au sens où tantôt la prostitution est considérée comme une activité lucrative pour autant que les travailleuses du sexe s'annoncent à la brigade des mœurs – un fichage mettant en avant les contradictions qui entourent la prostitution quand il s'agit de la reconnaître comme un métier –, tantôt le canton adapte ses pratiques de contrôle à l'évolution du marché du sexe. Enfin, l'offre de soutien à Genève est diversifiée et plusieurs associations viennent en aide aux travailleuses du sexe alors qu'à Neuchâtel, aucune offre de soutien n'était proposée jusqu'en 2003. Cette approche comparative permet à l'ouvrage de souligner l'importance du contexte sur l'agir des personnes en situation de vulnérabilité, comme le sont les travailleuses du sexe migrantes, lesquelles dépendent particulièrement des contraintes et des opportunités qu'elles rencontrent.

Pour mieux se rendre compte du rôle que tient le contexte sur l'agir de ces travailleuses du sexe, Chimienti construit une typologie de l'agir faible à partir d'une cinquantaine d'entretiens compréhensifs menés auprès de ces femmes. En écoutant leur récit, elle constate que chaque établissement dans lequel elles exercent correspond à une situation propre et, par extension, à un agir distinct. En mettant en parallèle les trois établissements qu'elle étudie (cabarets, bars

2 Chimienti, Milena. 2010. « Enquêter auprès des travailleuses du sexe migrantes ou comment accéder à l'intimité ? » In Jean-Paul Payet *et alii* (éds.), *Nous sommes tous des acteurs faibles*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 11.

à champagne et salons de massage), elle observe un certain élargissement de la marge de manœuvre des travailleuses selon leur lieu de travail, allant d'une prostitution que l'auteur nomme « aliénée » à une prostitution « affirmée », en passant par une prostitution « de frontière ». En réalité, ces trois types de prostitution correspondent au processus individuel d'agir faible qu'il convient d'explicitier brièvement.

Le processus individuel d'agir faible comporte trois phases par lesquelles les travailleuses du sexe migrantes transitent avec, pour moteur, la souffrance. La première phase est caractérisée par l'« auto-exclusion », qui correspond à la prostitution « aliénée », représentée ici par les danseuses de cabaret. Face à la double contrainte à laquelle elles doivent se soumettre – contrainte, d'une part, de l'État qui réglemente la forme de travail et de séjour et, d'autre part, de l'établissement qui impose ses propres règles –, les danseuses de cabaret adoptent soit un comportement « fataliste », car elles s'y résignent, soit un comportement « dissident » en tentant de contourner la contrainte par la ruse. Avec une marge de manœuvre ainsi limitée, elles se replient sur elles-mêmes et se retrouvent dans un état d'isolement du fait, notamment, de la mobilité qui leur est imposée et de l'insécurité qui englobe toutes les sphères de leur vie. Durant cette phase, leur agir est donc uniquement stimulé par la survie et « la souffrance [qui] est à la fois la cause de cette situation en *stand-by* et le déclencheur d'une nouvelle phase » (318).

Cette nouvelle phase à laquelle fait référence l'auteur est celle qu'elle intitule la phase de « problématisation », soit celle dans laquelle se trouvent les hôtesses de bars à champagne. Dépourvues, pour la majorité d'entre elles, de permis de travail comme de permis de séjour, ces hôtesses se retrouvent confrontées à un contexte arbitraire qui va les pousser à un questionnement sur elles-mêmes et à une recherche de soi. Cette situation les conduit à entretenir des liens sociaux instrumentaux, capitaliser leurs expériences et normaliser l'insécurité à laquelle elles font

face au quotidien. Toutefois, les ressources acquises dans cette phase demeurent encore insuffisantes pour espérer transformer leur situation. Celles qui y parviennent en revanche sont les travailleuses du sexe des salons de massage qui représentent, ici, la troisième phase du processus individuel d'agir faible, appelé la phase de « réflexivité ». Actrices de leur vie et autonomes du fait de la légalité de leur séjour et de leur travail, les masseuses sont en mesure de se projeter dans le temps, confiantes en elles-mêmes, développant ainsi les ressources nécessaires à l'agir transformateur. Grâce à l'élaboration de cette typologie, Chimienti constate non seulement qu'« en fonction de sa licéité, la capacité d'agir diffère » (73), mais également que « l'agir dans une situation de vulnérabilité, bien qu'affaibli, existe. L'agir faible n'est pas tout de suite un agir transformateur, mais un agir de survie » (352).

Si la construction de cette typologie est l'un des multiples exemples illustrant la qualité du travail de recherche mené par l'auteur, une interrogation demeure néanmoins. En effet, Chimienti a mené une centaine d'entretiens, dont une moitié seulement avec des travailleuses du sexe migrantes. L'autre moitié se compose, d'une part, d'employeurs ou de propriétaires d'établissement et, d'autre part, de divers « experts » issus du monde des ONG et des autorités politiques et administratives. Elle explique dans son étude que c'est à partir des interviews avec ces « experts » qu'elle a construit le canevas d'entretien soumis par la suite aux travailleuses du sexe migrantes. Mais qu'en est-il réellement de leurs propos ? Bien que sa méthode soit tout à fait légitime, le lecteur peut regretter que l'auteur ne présente ni ne discute le contenu de ces entretiens alors que numériquement, ceux-ci représentent presque un quart de son étude.

Ceci étant, l'ouvrage constitue une étude exemplaire. Outre l'habileté de l'auteur à construire des concepts au fil de sa recherche et des résultats obtenus, son mérite revient surtout à la neutralité axiologique dont elle fait preuve dans cette recherche. En effet, ce

livre peut surprendre de prime abord par la distance que prend l'auteur vis-à-vis de son objet de recherche. Alors que bon nombre de travaux sur la prostitution ou sur la traite des femmes dérivent vers une émotivité à la limite, parfois, de la scientificité, Chimienti sait trouver le juste équilibre sans tomber ni dans la victimisation ni dans la culpabilisation, faisant preuve d'une objectivité presque déconcertante pour un sujet si délicat.

Cet ouvrage constitue dès lors un outil scientifique indispensable pour les acteurs sociaux ou institutionnels qui désirent appuyer leurs propos sur des données solides ou mieux connaître le marché du sexe genevois et neuchâtelois. Que ce soit pour sa clarté, la qualité de son enquête de terrain ou encore sa rigueur scientifique, cette étude peut être considérée comme un modèle à suivre dans toute recherche sociologique portant sur des groupes stigmatisés – des acteurs faibles.

*Dina Bader
Université de Genève
Département de sociologie
Bvd du Pont-d'Arve 40
1211 Genève 4
badr0@etu.unige.ch*

Reichertz, Jo, Arne Niederbacher, Gerd Möll, Miriam Gothe, Ronald Hitzler: Jackpot. Erkundungen zur Kultur der Spielhallen. Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2010. 235 S.

Spielhallen gehören zu den Orten, die Nicht-Spielern häufig kaum auffallen, obwohl sie in unseren Städten zahlreich vorhanden sind. Sie bilden eine «social world» im Sinne Anselm Strauss', über die zumeist wenig mehr bekannt ist, als die allgemein verfügbaren Stereotype von der «Spielhölle», in der sich zwielichtige Personen ihrer Spielsucht hingeben. Wie viel mehr es jedoch über das Spiel an Geldspielgeräten und seine soziale Funktion zu erfahren gibt, zeigt die Studie, um die es hier geht, eindrucklich und anschaulich

auf. Die Autoren nehmen sich eine «umfassende Rekonstruktion der Kultur deutscher Spielhallen» (51) vor. Voraussetzung für diese Zielsetzung ist die Annahme, dass eine solche existiert, da das Automatenpiel in Spielhallen als «Erlebniswelt» betrachtet werden kann, innerhalb derer sich eine eigene Kultur herausbildet. Die Autoren fragen vor diesem Hintergrund: «Wer sucht wann mit welchen Motiven Spielhallen auf? Was tut er dort? Welche Verhaltensweisen gelten als gewünscht, welche als unerwünscht? Über welche Sanktionen verfügt die Kultur? Welche Mythen werden gehandelt? Welche Stellung und Bedeutung haben der Spielhallenbetreiber und das Personal in Spielhallen? Gibt es feste Nutzertypen? Aus welchen Elementen setzt sich die Kultur zusammen und wie differenziert ist sie?» (52).

Die Daten für diese Studie wurden sowohl mithilfe teilnehmender Beobachtung als auch durch beobachtende Teilnahme erhoben, so dass die Studie von den Vorteilen beider Verfahren profitiert. Die teilnehmende Beobachtung lasse den Forscher oder die Forscherin hauptsächlich äußerlich in das Geschehen im Feld eintauchen und bewahre ihm oder ihr einen distanzierten Blick sowie einen «kühlen Kopf» (53). Komplementär dazu eröffne die beobachtende Teilnahme, dadurch dass sich die Forschenden stärker, auch emotional und empathisch, auf das Geschehen einlassen, den Zugang zu dem, «was den Reiz des Ortes und des Handelns an diesem Ort ausmache» (53). Die Kombination beider Herangehensweisen ist daher ebenso naheliegend wie einleuchtend, wird jedoch bislang nur selten konsequent verwirklicht. Das ist unter anderem sicher auch darauf zurückzuführen, dass nur selten Projekte personell so gut ausgestattet sind wie dieses es war. Das Team führte im Erhebungszeitraum «122 Feldbeobachtungen [...] in ca. 60 verschiedenen Spielhallen durch» (52), die schriftlich protokolliert wurden, und befragte Vertreterinnen und Vertreter aller für die Spielhalle relevanten Akteursgruppen: Spieler, Aufsteller, Filial- und Teamleiter, Techniker und Marktforscher. Darüber hinaus befasste

es sich mit den thematisch einschlägigen Internetauftritten und branchenspezifischen Printmedien. Glücklicherweise finden sich an einigen Stellen illustrierende Auszüge aus den Beobachtungsprotokollen und Interviews, die tatsächlich den von den Autoren angestrebten «lebhafteren Eindruck von den Erfahrungen und Beobachtungen» (57) zu vermitteln im Stande sind.

Der Umgang mit den Daten ist deutlich geprägt durch das «Offenheitsgebot» (12) der interpretativen Sozialforschung, dessen adäquate Umsetzung jedoch – darauf wird explizit hingewiesen – nicht darin bestehen könne, als Forscherin «dumm» ins Feld zu gehen. Vielmehr sei es sinnvoll, vorhandenes (vermeintliches) Wissen zu heuristischen Zwecken immer wieder kontrolliert auszuklammern, um sich nicht voreilig mit bequemen, weil naheliegenden, Lesarten zufrieden zu geben, sondern den Blick offen zu halten für bislang Über- oder noch nicht Gesehenes. In der Konsequenz wird auch dem Leser das angewandte Vorwissen nicht vorenthalten, sondern in einem der Präsentation der empirischen Daten vorgeschalteten Abschnitt transparent gemacht.

Der Fragestellung entsprechend müssen unter anderen die Themen «Glück» und «Spiel» angesprochen werden. Sie gehören hinsichtlich der Beschreibung eines Forschungsstandes zu den undankbarsten, da beide über bis in die Antike zurückreichende Diskurstraditionen verfügen, die sich über mehrere wissenschaftliche Disziplinen erstrecken. Gelöst wird dieses Problem mittels extremer Komprimierung, die das Buch auf einen gut durchlesbaren Umfang beschränkt. Der Geschichte der Spielhallen und den für sie relevanten wirtschaftlichen und rechtlichen Rahmenbedingungen, deren Kenntnis für die analytische Einordnung der Daten außerordentlich hilfreich ist, wird im Zuge dessen ebenfalls Platz eingeräumt. So findet sich beispielsweise eine Erläuterung der gesetzlichen Vorgaben, die Auswirkungen auf die Anordnung der Spielgeräte im Raum, auf bauliche Besonderheiten der Spielorte und auf bestimmte technische Gegebenheiten der

Geräte zeitigen. So sei die Aufstellung der Geräte nur einzeln oder paarweise erlaubt, pro Gerät seien 12 qm Fläche einzuplanen und pro Konzession nur 12 Geräte erlaubt. Die Technik müsse gewährleisten, dass die Gewinnchancen zufällig verteilt sind.

Das empirische Herz der Studie bildet jedoch die anschauliche Beschreibung einer ganzen Reihe von Facetten der «Erlebniswelt «Spielhalle»», die der teilnehmenden Beobachterin und dem beobachtenden Teilnehmer zugänglich sind; angefangen von der Schilderung der Räumlichkeiten, der Handlungsabläufe und Wege über die Darstellung der unterschiedlichen Akteursgruppen (Spieler, Filialleiter, Servicepersonal, Techniker), ihrer jeweiligen Deutungen des Geschehens und ihrer eigenen Kommunikationsformen bis hin zu den aktuellsten Veränderungen, die sich unter anderem aufgrund rechtlicher Neuregelungen, neuer Marketingkonzepte und dazugehöriger Personalschulungskataloge, die sich in jüngster Zeit ergeben haben. Das alles wird benötigt, um schließlich die wissenssoziologischen Fragen danach, wie sich Akteure die für die Spielhalle bestehenden Ordnungen aneignen, sie aber im Vollzug auch neu erfinden und damit variieren, beantworten zu können.

Von besonderer Bedeutung – auch für die Akzeptanz im beforschten Feld selbst – ist für Studien, deren Untersuchungsgegenstand mit dem Spiel zu tun hat, die eigene Positionierung zum vorherrschenden Pathologisierungsdiskurs in den Sozialwissenschaften, der den Blick ausschließlich auf die Suchtproblematik lenkt. Die Autoren grenzen sich hiervon dezidiert ab und erarbeiten sukzessive neue, erhellende Lesarten. Dies geschieht vor allem auch durch die Deutung der Erkenntnisse mithilfe soziologischer Theorien und Konzepte. So wird beispielsweise das, was in Spielhallen geschieht, als multiple zentrierte Interaktion im Goffmanschen Sinne aufgefasst, die Auseinandersetzung des Spielers mit dem Gerät anhand der drei Transzendenzformen nach Schütz und Luckmann kategorisiert, und letztlich die Spielhalle selbst mit Foucault als

«Heterotopie» verstanden. Darüber hinaus finden sich Typisierungen der Spieler aus unterschiedlichen Perspektiven (Betreiber, Servicepersonal und Spieler) und schließlich auch eine Typologie aus sozialwissenschaftlicher Sicht, die neun Typen umfasst und durch ihren Variantenreichtum zeigt, wie unsinnig es ist, von *dem* Spieler und *seiner* Motivation zu sprechen. Denn neben dem risikoreich spielenden «Shoot-Outer» (212) und dem profitorientierten «Geldjäger» (212) findet sich auch der das Spiel für seine Persönlichkeitsentwicklung nutzende «Selbstsorger» (213) und der «Schicksalsbefrager» (213), der sich im Bereich der im Schützenschen Sinne großen Transendenzen bewegt.

Für die den Band abschließende, umfassende Deutung des Spielens in Spielhallen im Gesamtkontext der Kultur dient schließlich die Figur des auf eigenen Befehl an den Mast des Schiffes gefesselten Odysseus als Leitmotiv, der sich der Gefahr des Sirenengesangs bewusst aussetzt, ohne ihr aber zum Opfer zu fallen. Damit wird einer der erarbeiteten Aspekte sehr stark gemacht. Im Spiel an Glückspielautomaten geht es demnach – so lehrt uns die Studie – weniger um einen Zugewinn an monetären Ressourcen oder um Sucht. Vielmehr lassen sich die Spieler auf das Abenteuer ein, sich einer lockenden Gefahrensituation bewusst auszusetzen, in der sie jedoch dank der eigenen Kompetenzen nicht verloren und unter gehen. So ergebe sich die Chance, sich und den Mitakteuren auf einer halböffentlichen und nach strikten Regeln funktionierenden Bühne die eigenen regulativen und sozialen Kompetenzen vorzuführen und dadurch letztlich das Selbstbild und die eigene Identität zu bestätigen.

Zu diesem Aspekt gesellen sich zwei weitere Topoi, namentlich die «Beharrlichkeit [Hervorh. i. Orig.]» (216) und die «Großzügigkeit» (217) angesichts eines «Verlustes» (217). Das Spiel an Geldspielgeräten stelle den Spielern Möglichkeiten zur Verfügung, sich trotz wiederholten Scheiterns – es muss schließlich aus betriebswirtschaftlichen Gründen immer mehr verloren als gewonnen werden –, beharrlich neu aufzurichten und

immer wieder zum Spiel anzutreten und dabei über die erlittenen Verluste großzügig hinwegzusehen.

Auf dieser nachvollziehbaren und mit mythologischen Bildern anschaulich gemachten Abstraktionsebene gerät durch die Konzentration auf die Auseinandersetzung des Spielers mit der Maschine vor dem Publikum der anderen Spielenden die soziale Beziehung zwischen Spieler und Servicepersonal sowie Technikern etwas aus dem Blick. Auffällig ist in diesem Zusammenhang der Aspekt der Wertfreiheit. Das Personal kann zwar, wie dem Text zu entnehmen ist, die Faszination der Spieler für deren aus Sicht des Personals sinnloses Tun (das von den Spielern selbst auch in Interviewausschnitten als «was ganz Blödes machen» (153) beschrieben wird) nicht nachvollziehen, äußert sich jedoch nicht wertend, sondern ist aus professionellen Gründen darauf bedacht, durch sein kommunikatives Handeln und durch entsprechende Serviceleistungen einen wertschätzenden Umgang mit dem Spieler als Kunden zu pflegen. Dazu gehören unter anderem die gleichbleibend höfliche Ansprache der Gäste sowie die Versorgung mit kostenlosen Snacks und Getränken. Die Spielhalle scheint insofern auch ein vom alltäglichen Kampf um Anerkennung suspendierter Ort zu sein, an dem das eigene (Spiel-)Handeln im Grunde nur von einem Automaten «bewertet» wird, der sein Urteil bekanntermaßen zufällig fällt.

Dass sie dem Leser aufgrund ihrer Transparenz solche Überlegungen ermöglicht, ist einer von vielen Punkten, der die Studie auszeichnet. Das Autorenteam achtet darauf – das wird jeweils insbesondere zu Beginn der einzelnen Kapitel deutlich –, die eigene Vorgehensweise anschaulich zu präsentieren und nicht lediglich mit einigen wenigen Schlagworten, die hauptsächlich denjenigen geläufig sind, die selbst auf ähnliche Art und Weise arbeiten, zu umreißen. Auf diese Weise wird die Studie über ihr konkretes Forschungsanliegen hinaus für all jene Leserinnen und Leser interessant, die sich darüber informieren möchten, wie empirische Sozial-

forschung wissenssoziologischer Provenienz konkret und Schritt für Schritt gemacht wird, auf welche Prämissen sie sich stützt, wie Typisierungen vorgenommen werden und welche Probleme sich hinsichtlich der Darstellung von Ergebnissen ergeben. Darüber hinaus wird offen auch über das Auskunft gegeben, was nicht geleistet werden kann; beispielsweise quantitative Aussagen über Häufigkeit und Verteilung von Spielertypen über die gesamte Spielerschaft.

Hervorzuheben sind außerdem zwei etwas ungewöhnliche Rahmenbedingungen. So wurde die Finanzierung des vorgestellten Projektes teilweise von Institutionen des untersuchten Feldes geleistet, was auf ein hohes Maß an Akzeptanz des Projektes in letzterem schließen lässt. Ebenfalls bemerkenswert ist, dass acht Personen nicht nur am Forschungsprozess, sondern auch an der Erstellung des Textes beteiligt waren. Hinsichtlich der Vielzahl an berücksichtigten Lesarten profitiert hiervon sicherlich vor allem die Datenauswertung. Für die Anfertigung eines gemeinsamen Textes ergeben sich jedoch Probleme, die dem einsamen Autor nicht begegnen und deren pragmatische

Lösung mittels Korrekturfunktion und mehrerer Redaktionssitzungen von den Autoren ebenfalls beschrieben wird. Da sich der Band als konsistentes Gesamtgefüge präsentiert, ist die Zusammenführung der einzelnen Textbausteine augenscheinlich gelungen. Nur an wenigen Stellen finden sich etwas starke Verkürzungen oder Redundanzen.

Abschließend ist jedoch vor allem festzuhalten, dass «Jackpot» am empirischen Material nachvollziehbar zeigt, wie facettenreich sich die Bausteine der Kultur der Spielhallen einem Blick präsentieren, der sich nicht durch eine pathologisierende Perspektive einengen lässt. Dadurch wird die Spielhalle als Ort erkennbar, der Antworten auf die für unsere Gegenwartsgesellschaft charakteristischen Fragen nach dem Erleben von Abenteuern, nach Anerkennung und nach persönlicher Identität anbietet.

*Regine Herbrink
TU Berlin
Institut für Soziologie
Franklinstr. 28/29
10587 Berlin
regine.herbrink@mailbox.tu-berlin.de*